

ODILE D'OULTREMONT
Les Dérasons



Les Dérasons

Odile d'Oultremont

Les Dérasons

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0040-6
Dépôt légal : 2018, janvier
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2018
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À vous deux, mes chéries.

« J'accepte la grande aventure d'être moi. »

Simone de Beauvoir,
Cahiers de jeunesse

3 octobre 2016

La pièce est magistrale. Ses murs dressés comme des remparts soutiennent une voûte suspendue à plusieurs mètres du sol, sculptée en éventail et percée d'une imposante lucarne. Par-delà, le ciel dispense sa lumière matinale, une colonie de nuages traverse lentement le tableau. Adrien ne peut s'empêcher de penser que, de là-haut, Louise doit se marrer.

Dans cette salle de justice, l'air en circulation lente a pris la couleur presque jaune des époques antérieures. Depuis la disparition de sa femme, il y a quelques mois, ici ou ailleurs, à tout moment, c'est comme si le présent était déjà ancien. En filant, Louise a emporté les pigments clairs de l'oxygène, elle s'est barrée avec le blanc. La vision d'Adrien a reculé d'un cran sur la palette Pantone. Même les murs de ce tribunal sont devenus légèrement plus foncés. Adrien observe le trône du président, une simple chaise posée derrière un imposant bureau face à l'assemblée. Dans quelques minutes, il va devoir répondre à des questions officielles, trier les mots, les peser, les modérer, les tempérer, il ignore s'il dispose encore de telles capacités dans son stock intérieur, ces dernières années, il n'a plus rien utilisé de tel.

Au fond de lui, ça marche, ça court, ça rampe, ça se cogne aux fines parois de ses entrailles, entre côtes et organes patrouillent en désordre curiosité et appréhension.

Le président du tribunal n'est pas tout jeune, il est petit, et le fait qu'il soit assis n'y change rien. Il est ratatiné à la fois

des membres inférieurs et du torse, un tronc fin et compact, physiquement condensé, lyophilisé. Adrien aimerait l'asperger, ou plutôt il aurait aimé fomenter avec Louise un projet d'arrosage, une sorte d'attentat aquatique contre le président, un plan liquide qui les aurait, tous deux, follement amusés. Quoi qu'il en soit, il manque à ce magistrat de l'eau pour l'amplifier. Et pourtant, « méfiez-vous, lui a dit son avocat, ce type est puissant ». Maître Chang le lui a répété en préparant l'audience :

– Ne sous-estimez pas cet homme, presque nain, presque chauve, il peut faire basculer votre vie. Il va falloir être raisonnable, monsieur Bergen.

C'est donc de cela qu'il s'agit : revenir des années en arrière, quand de telles phrases couvraient de leurs tentacules obséquieux son périmètre tout entier. Être raisonnable, poli, prudent, modéré, respecter les règles, les limites, les cadres, rétropédaler à contre-courant de ce à quoi il a goûté avec Louise pendant dix ans et se soumettre de nouveau aux normes comme un désaveu hurlant, une douloureuse abjuration de toutes ces années.

Le président Vaxe prend place sur sa chaise, un coussin de soie glissé discrètement sous ses fesses rendues molles par l'inexorable attraction terrestre.

Adrien jette un regard à son avocat, qui agite des mains nerveuses en sa direction.

Il croit comprendre qu'il doit s'exprimer, tâche alors de se souvenir du briefing tenu dans son cabinet au papier peint turquoise, du lancinant refrain de maître Chang lui répétant qu'il devra commencer par décliner son identité. Le président a sous les yeux un document qui mentionne toutes les informations relatives à la personne d'Adrien, à commencer par son nom, sa date de naissance et son adresse, mais peu

importe, la procédure requiert que le débiteur récite tout haut ce que tout le monde sait déjà.

– Je-m'appelle-Adrien-Simon-Frédéric-Mehdi-Bergen-je-suis-né-le-17-mars-1970-à-Bruxelles-j'ai-44-ans.

La musique de sa voix bruit toute en retenue, malgré les circonstances, le rythme de sa respiration diffuse un flot continu, malgré l'anxiété, la prononciation distincte et la docilité des mots tintent, presque suaves, malgré l'enjeu.

Adrien aurait voulu commencer par « bonjour ». C'est son seul regret. Tout de même, entamer une conversation par « bonjour », c'est poli, et la politesse lui tient à cœur. Adrien est tout entier fabriqué d'une bienséance qu'il a conservée malgré les mutations engendrées, il y a du merci, du s'il vous plaît, du bonjour, de l'au revoir dans tous les coins. Adrien est un temple de courtoisie. C'est d'ailleurs peut-être ce qui a séduit Louise, ou peut-être pas. Qui sait, finalement, ce qui l'a séduite chez lui ?

Adrien a toujours évité de se poser cette question. Et si Louise n'avait été séduite par rien chez lui ? Peut-être l'a-t-elle aimé pour une raison qui se trouve n'en être aucune. Juste parce que l'aimer, c'était pile l'endroit où se trouver, le point entouré sur la carte de Louise, le millimètre carré où s'enfonce la fléchette lancée sur la cible. Ou peut-être l'a-t-elle aimé instinctivement. Sans hiérarchie de pourquoi ou de parce que. À l'animale. On se flaire sans réaliser que, déjà, la chimie opère. La matière de l'un reconnaît celle de l'autre, elles se conviennent à tel point qu'elles veulent fusionner instantanément, lobant par ce système primitif toute forme de réflexion. *Ta gueule ! Tu penseras plus tard.* À l'instant précis du coup de foudre, la dopamine, l'ocytocine, l'adrénaline et la vasopressine insultent copieusement le cerveau.

C'est ce qui a pu arriver à Adrien et Louise.

Ou pas.

Ou alors.

Louise a pu tomber amoureuse d'Adrien pour toutes ces raisons mathématiquement identifiées à la fois, cette gigantesque somme de raisons qui, agglutinées les unes aux autres, formeraient un sentiment incontournable et indécodable. Obligatoire.

Louise n'a jamais exactement dit à Adrien pourquoi elle l'aimait. À la question « Pourquoi tu m'aimes ? » qu'Adrien ne lui avait en réalité pas posée mais qu'elle s'était adressée à elle-même, un jour, de son plein gré, devant lui, elle avait répondu :

– Pourquoi je t'aime ? Mais parce que. Et si tu ne vois pas dans cette réponse l'immensité de mon amour indestructible pour toi, je ne peux rien pour vous.

Cette façon de ne rien dire tout en disant énormément, ce mélange de proximité et de distance, ce basculement du « tu » au « vous » avait touché Adrien à un endroit qu'il ignorait, une partie de son corps que rien ni personne n'avait atteinte jusque-là, une cavité intestinale totalement inexplorée, et, au même moment, une ardente émotion l'avait dévoré. L'embrassement de son long corps fut total.

Alors, se tenant là, debout, devant le président, Adrien se souvient qu'entre sa mère, qui lui disait « travaille » comme elle aurait dit « je t'aime », et Louise, qui lui collait son amour partout sans jamais le lui dire – à la face, à la paume des mains, à l'arrière des mollets, au bas du ventre, sur le front, dans les cheveux, au creux des omoplates –, son corps entier était recouvert de ce sentiment comme d'une seconde peau, qui tenait chaud, qui tenait froid, isothermique, imperméable, incombustible et antifongique. Au souvenir de ces amours, le maternel, malhabile, et celui de Louise, miracu-

leux, debout face au président Vaxe, Adrien se sent prêt à livrer bataille.

Certes son costume anthracite, inhabité depuis plus d'un an qu'il a quitté AquaPlus, le serre un peu. Certes c'est absurde de porter de la flanelle en septembre, dans cette salle d'audience où, avant même l'ouverture des débats, la chaleur pénètre grassement les tissus. Mais, ce matin, Adrien a la foi. *J'ai chaud et foi.*

Après avoir fait état de son identité, Adrien Bergen, présumé innocent à qui on fait pourtant clairement sentir une suspicion coupable, ajoute précipitamment :

– Excusez-moi, j'ai oublié de dire bonjour.

L'étrangeté de cette réflexion laisse-t-elle le président ébahi ou n'a-t-il rien entendu ? Il poursuit sans ciller :

– Depuis quand travaillez-vous pour AquaPlus, monsieur Bergen ?

– J'ai commencé quelque temps avant de rencontrer ma femme.

– Et quand l'avez-vous rencontrée ?

– L'année où je suis tombé amoureux d'elle, monsieur le président.

– En quelle année êtes-vous tombé amoureux d'elle ?

– C'était un an avant notre mariage...

– Et quand vous êtes-vous mariés ?

– À la fin du printemps, au début de la saison des roses. Les nôtres étaient rouges. Mais vous dire l'année...

– Monsieur Bergen !

– Oui, monsieur le président ?

– Pourriez-vous répondre à la question, s'il vous plaît ?

À la fin, les poumons de Louise étaient perforés comme le papier qu'on glisse dans les orgues de Barbarie. Leurs petits trous disposés en quinconce laissaient filer l'air pour provoquer ensuite de minuscules étouffements. Louise manquait d'oxygène mais s'efforçait de sourire. Elle pensait que la maladie n'avait par définition aucun sens, elle en acceptait les causes physiologiques mais réfutait l'existence même de raisons et, pour ne pas attribuer le caractère d'échec à sa mort qu'elle savait prochaine, elle avait décidé de rire de tout, et surtout de ça. Elle prétendait alors que les molécules des médicaments pénétraient mieux les cellules joyeuses, que l'humour et la légèreté constituaient un terrain favorable aux réactions chimiques escomptées, que l'action de ces remèdes se trouvait décuplée par le tremblement d'un corps qui rit.

Face au président, le cou enserré dans sa cravate émeraude, Adrien se souvient du visage de Louise qui ne respire presque plus, qui ne voit plus, qui n'entend plus, mais qui sourit.

Alors, lui qui le peut encore, inspire un grand coup, étire ses lèvres avec application d'un côté de son visage à l'autre, hamac tendu entre deux arbres, en mémoire de Louise, comme tout ce qu'il fait depuis sa mort. Il sourit (il aimerait rire, s'il le pouvait) à ce vieux président qui, bientôt, se dit-il, ne respirera pas plus que Louise.

— On a fêté nos neuf ans de mariage en novembre dernier, ça devait être en... En quelle année sommes-nous déjà ?... Ah

oui, ça devait être en 2006. Cela vous convient-il comme réponse ?

Le président acquiesce, le doute affleurant dans sa voix :

– Je me demande bien pourquoi ça vous fait rire...

Avant Louise, lorsqu'il partait travailler le matin, Adrien attrapait sa mallette en cuir de vachette de la main droite. Toujours de la main droite. À force, son biceps s'était arrondi de ce côté-là, gonflé d'une matière serrée, un suc de muscle propre aux gens costauds. Son bras gauche pendait, lui, comme une mandibule un peu flasque et ressemblait au corps frelaté d'une vieille vipère.

Des centaines de fois, sa mère lui avait dit :

– Alterne le port de ta mallette. Alterne, je te dis, sinon tu finiras difforme !

Chaque matin, il songeait à la liste de ses clients à visiter, avalait son petit-déjeuner trop vite, pensait au mardi, jour de sortie des poubelles, réprimait une expression de dégoût à l'idée de l'odeur âcre des déchets avariés qui l'assiégeait jusqu'à la lisière du trottoir avant qu'il écrase le sac sur le goudron renflé, puis, tenant sa mallette fermement au bout de son bras droit, il apercevait le bus 74. Fidèlement, depuis deux ans, l'engin le transportait jusqu'à son bureau installé au quatrième étage de la société des eaux de la ville. AquaPlus. Le trajet durait sept minutes, c'était suffisant pour effleurer le dos voûté d'un retraité, l'épaule d'une écolière, les cheveux impeccablement gainés d'une brune dont Adrien aurait aimé découvrir l'entièreté du tatouage caché partiellement sous sa chaussette. Il avait même le temps de frôler d'un doigt le cartable d'un lycéen turbulent, de se dire que certains parents manquaient à leur devoir d'éducation, comment pouvait-on laisser de tels comportements avoir lieu, avant de se raviser :

c'était facile à dire pour lui qui n'avait pas d'enfant, personne à faire pousser bien droit. Il envisageait pourtant sérieusement d'en avoir, un jour, des petites personnes très familières, de toutes les tailles et de tous les âges ; sa mère leur apprendrait les tables de multiplication et leur montrerait les jeux d'éveil en bois laqué qu'elle avait soigneusement conservés dans des caisses façonnées à l'ancienne. Mais, à 33 ans, il disposait tout juste d'une mallette en cuir de vachette et d'une fonction d'agent de liaison au département « Relation clients » chez AquaPlus.

AquaPlus. Un large building bétonné, un hall d'accueil, le profil bien balancé d'une quadra derrière un comptoir en granit, 3 ascenseurs pour desservir les étages, 8 en tout, 2 500 employés, 12 départements, 96 machines à café, 18 bouilloires à thé, 27 sortes de plantes vertes, 56 toilettes réparties équitablement entre hommes et femmes et près de 3 000 mètres carrés de moquette gris cendré.

Au quatrième étage, Adrien occupait un bureau isolé par une cloison en contreplaqué laquée d'acrylique. À travers l'unique fenêtre, un vieux chêne exhibait ses branches mastodontes portées par les brises inégales comme les bras dansants de Shiva. Après des centaines d'heures à observer l'animal, Adrien connaissait le moindre de ses rameaux, la position exacte de ses bourgeons au printemps et de ses feuilles en été.

Ce bureau était sa niche. Il y entrait le matin à 9 heures, traitait jusqu'à 11 heures les coups de fil à donner et vérifiait le matricule des clients qu'il irait visiter. Il déplaçait ensuite la carte de la ville, qu'il commençait à connaître par cœur, définissait un itinéraire, cinq ou six destinations, en fonction de la distance, du jour de l'année, de l'état de la circulation. Avec le temps il avait appris à maîtriser ces paramètres. Au début,

Adrien assurait deux ou trois déplacements par jour. Trois ans plus tard, il en avalait jusqu'à sept dans la même journée. Une bonne performance, mais pas un record, loin de là. Adrien connaissait ces champions des visites-domiciles qui culminaient à huit ou neuf, qui grimperaient au huitième étage en priorité, confondant pour la plupart, à bien des égards et depuis des années, ce qu'ils faisaient et ce qu'ils étaient.

Vers 17 heures, Adrien revenait chez AquaPlus, rédigeait méticuleusement ses rapports, ça lui prenait une heure pleine qu'il soulageait d'un morceau de cake aux pommes cuisiné par sa mère et, lorsqu'il avait terminé, mallette portée à droite, il entamait mécaniquement son retour, passait le coin de la rue, longeait la boucherie, traversait l'avenue en foulant les clous à grandes enjambées, poursuivait en avalant les six cents mètres du boulevard qui piquait vers le sud de la ville et là, écumant les vitrines sur sa gauche, observait les dindes du volailler, les CD du disquaire, les maisons à vendre de l'agent immobilier, les lunettes de l'opticien, les salades du primeur, les shampoings antipoux du pharmacien, les romans du libraire, les vieilles clientes du coiffeur à ne pas confondre avec les turbots du poissonnier. Pluralité phénoménale pour ses yeux de fonctionnaire. Tous les soirs, entre le poulet et le cabillaud, Adrien délaissait peu à peu, sur le trottoir de cette avenue, l'amas de minuscules cailloux professionnels qui s'étaient agglutinés, invisibles, pendant la journée, collés à lui comme de la poussière sur du papier adhésif.

Rentré chez lui, Adrien faisait couler un bain dans lequel il se glissait en grignotant du jambon ou une carotte crue, du tarama parfois, peut-être même un toast au fromage. Juste après, le corps propre et rassasié, il décidait en général de ne

rien faire, c'était plus prudent : s'il se mettait à lire, l'histoire pourrait être malheureuse, terrifiante ou chronophage ; s'il se mettait à regarder la télévision, les mêmes hypothèses problématiques pourraient se vérifier ; s'il se mettait à dessiner, son manque criant de talent n'hésiterait pas à se rappeler à son souvenir ; s'il se mettait à écrire, il n'aurait sans doute aucune imagination, ce n'était d'ailleurs pas une probabilité mais une certitude, alors à quoi bon ? Des amis, il n'en avait pas. Alors, parfois, il téléphonait à sa mère. Juste après, il aérail la pièce, allongeait sur son lit un pyjama bleu clair qu'il rassasiait délicatement de lui-même, et savourait, apaisé, la sensation de se trouver à sa juste place. Le reste du temps, il se sentait spectateur plutôt qu'acteur, fil-de-fériste baladé dans une toile de maître, désarmé de tout, depuis la genèse du tableau jusqu'à l'ultime trait du peintre. Il n'avait pas d'avis à émettre ; saisir un outil pour y ajouter nuances ou fulgurances ne lui serait pas venu à l'idée. Tapi dans cette brume ontologique, Adrien ignorait l'étendue de la palette de couleurs et l'existence même de pinceaux variés pour lui donner vie. Dans l'obscurité, installé dans le coton bleu clair de son costume de nuit, il se laissait aller aux musiques de la rue. La cacophonie l'apaisait : des paroles humaines sur le boulevard, des cris de pneus qui adhéraient au bitume, des portes claquées sur le chambranle, des ombres qui résonnaient, la présence de tous ces autres en mouvement, un concert vital comme une douce berceuse.

– L’audience est ouverte, déclame le président Albert Vaxe, sur le ton le plus solennel qui soit. Affaire Bergen contre AquaPlus, inscrite au rôle numéro 18635. Sur citation de la société AquaPlus, M. Adrien Bergen est appelé à comparaître devant le tribunal de première instance de Bruxelles. La créance sur un montant indûment perçu est de vingt-huit mille quatre cents euros et n’appellera que des débats succincts, répartis en trois audiences, les 3, 4 et 5 octobre 2016. Je vous invite à prendre place.

Remerciements

À Zélie et Ninon, mes filles, mes trésors. Pour m'avoir accueillie, moi la mère écrivaine, à la table de votre enfance, je vous suis éternellement reconnaissante. Avec tout mon amour, je vous dédie l'histoire de Louise, femme libre et audacieuse.

À Stéphane et à son « tout est possible », qui m'ont l'un et l'autre profondément inspirée. Je te dois, entre mille autres choses, d'avoir cru en moi.

À Lisa, mon éditrice ultradouée et à sa détermination de m'emmenner plus loin et plus juste. Je suis très heureuse et émue de faire, à ses côtés, mes premiers pas en littérature.

À l'artiste peintre Paul Wackers et à sa générosité. Quel bel honneur pour un récit d'être recouvert de son talent.

À Alice, mon amie de toujours, qui a fait le lien. Pour mon plus grand bonheur.

À ma chère Marie qui fut ma première lectrice, quel merveilleux signe !

À Élise et Carine, pour leurs précieux conseils amicaux.

À ma famille, curieuse et exigeante. Dans la vie comme en littérature.

À Patrice et Amélie, à l'origine de tout. J'ai cette grande chance.

À Éloïse et Grégoire, mes moitiés. Et non mes tiers, ce serait amplement insuffisant.

À Sophie et Barbara, mes presque sœurs, qui n'ont cessé de me souffler les meilleurs vents, dans cette aventure comme dans tant d'autres.

À mes potes, mon socle, ma base. Merci de vous êtes réjouis
au fil des pages que vous n'aviez pas encore lues, mais dont
vous pressentiez pour moi tout le bon.

À mes filles, encore et toujours.

Et à mes grands-mères enfin.